



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Traité De La Paresse Ou L'Art De bien employer le temps

Courtin, Antoine de

Paris, 1673

Second Entretien. Effets extérieurs de la paresse; vie & occupations pousseuses des gens du monde.

urn:nbn:de:hbz:466:1-10361



SECOND ENTRETIEN.

*Effets extérieurs de la Paresse, vie
& occupations paresseuses des
gens du monde.*

Nientilde à qui Zeroandre avoit fait recit de la conversation, & qui est une Dame d'esprit, mais passionnée pour le jeu, voulut le lendemain estre de la partie, elle vint avec luy chez Philargie; ou à peine firent-ils entree, que voila Theotée qui arrive, & qui trouvant Philargie au lit, en fut un peu surprise: neanmoins s'approchant civilement.

Je ne veux pas, Madame, luy dit-il, commettre même faute qu'hier; & j'ay peur tout de bon que vous ne soyez malade.

Je me blessay un peu hier en dé-

endant de Carrosse, mais M.
ce ne fera rien. Asséyez - vous :
donnez un siege à M. l'Abbé.

Madame, je vous rend tres-
humble grace, reprend Theotée,
je m'en retourne. Je reviendray
une autrefois, aussi bien je voy
que vous avez compagnie.

Nullement, Monsieur, inter-
rompt Zeroandre, vous ne vous
en irez point : c'est une Dame
que j'ay amenée au Catechisme.
Vous raillez toujous Monsieur,
reprend Theotée.

Laissez le dire, Monsieur l'Ab-
bé, dit Angelique; c'est un mort
qui parle.

Comment un mort, replique
Zeroandre.

Oüy un mort, dit Angelique:
car la vie que vous menez est
une mort, & c'est là où on in-
terrompt hier, Monsieur l'Abbé.

Voyons donc M. l'Abbé, re-
prend Zeroandre, comment vous

nous prouverez ce Paradoxe.

Il me seroit fort difficile, M. répondit Theotée : car je ne suis pas du sentiment de Mademoiselle. Dieu me garde de vous blâmer, ny qui que ce soit. Ce que je disois hier estoit seulement pour attaquer le vice, non pour insulter à personne, & je voulois seulement dire, que qui que ce soit qui mene une vie paresseuse, mene comme une vie morte.

VII.
*Som-
meil pa-
resseux.*

ET en effet, M. pensez-vous que ces personnes là vivent d'une vie Chrétienne, qui passent les deux tiers de leur vie dans le lit ; qui....

Ah, M. l'Abbé, interrompt Zeroandre. Vous exagerez.

Vous me pardonnerez, M. reprend Theotée. Il vous seroit aisé, si vous vouliez, d'en faire la supputation. A quelle heure par exemple vous levez-vous, M.

Entre quatre heures & midy,
répond Angelique en riant.
Comptez.

A dix heures, répond Zeroandre.

N'ay-je pas deviné, reprend
Angelique.

Supposons maintenant, pour-
suit Theotée, qu'un homme de
vostre âge doive se lever à cinq
heures du matin, comme en ef-
fet, il le faudroit; & vous trou-
verez qu'il perd cinq heures de
temps par jour, à ne se lever qu'à
dix heures. Que si après cela
vous comptez à combien revien-
nent toutes ces heures là, en un
an, vous en ferez des mois en-
tiers; & puis comparant ces mois
à toute la vie d'un homme, vous
trouverez selon mon compte,
qu'il en perd la meilleure partie.
Cependant, M. vous sçavez que
nous n'avons rien au monde de
si cher que la vie: & n'est-il pas
vray, que vous entreprendriez

routes choses contre un homme qui voudroit vous l'oster ?

Sans doute, répond Zeroandre.

Et bien, continuë Theotée. Vous vous l'ostez vous-même: Car si, comme dit Pline; vivre, c'est veiller. Il s'ensuit que dormir n'est pas vivre. Et en effet, vous sçavez que l'on dit ordinairement que le sommeil est l'image de la mort.

Les Poëtes, interrompt Angelique, feignent qu'il vient des Enfers, & qu'il est le frere de la mort.

Ainsi poursuit Theotée, ceux qui dorment ne sont comptez ny entre les vivans, ny entre les morts; & bien plûtost entre les morts, qu'entre les vivans: mais pour pousser la chose plus loin, n'est-il pas vray, que comme vous mettriez tout en usage contre un homme qui attaqueroit vostre vie. Vous regarderiez au

contraire , comme un Dieu, ce-
luy qui auroit le pouvoir d'a-
jouter dix années de plus à vôtre
vie ?

Il me semble, répond Zeroan-
dre, qu'il n'y a rien au monde que
je ne luy donnasse volontiers.

Et c'est, reprend Theotée, ce
que vous pouvez vous faire à
vous même sans le secours d'au-
cune magie en vous levant plus
matin.

En effet , interrompt Angeli-
que : je commence à voir que
c'est peut-estre cette Paresse qui
fait dire à la moitié du monde,
que la vie est trop courte , &
qu'il n'y a pas moyen de s'y per-
fectionner en aucune chose.

C'est cela même , reprend
Theotée ; & cependant ils abre-
gent eux-mêmes leur vie en se
plaignant qu'elle est trop courte.
Elle seroit bien assez longue , si
on la menageoit bien.

Oüy, Monsieur, l'Abbé s'écrie Zeroandre ; mais le moyen de se lever matin , quand on se couche tard , on viendra de souper en ville , on viendra d'une assemblée , on viendra de jouïer , on se couchera quelquefois de jour , & vous voulez que l'on se leve matin. Avec cela vous sçavez que la coustume est un autre nature. Je ne croy pas que jamais je pusse me lever matin , quand il s'agiroit de la vie , comme vous dites. Car enfin , il faut que je dorme.

Je ne dis pas le contraire , répond Theotée , il faut dormir ; & tous les hommes , tous les animaux , où si vous voulez toute la nature a besoin de repos. C'est par là que les forces se restablissent , & que pour ainsi dire la nature renaist tous les jours , & fort du tombeau où le sommeil sembloit l'avoir ensevelie. Mais

il faut prendre son temps pour dormir : & moderer ce sommeil : & c'est une foible raison , que d'alleguer la coustume. Une coustume surmonte une autre coustume. Vous n'avez qu'à vous coucher de bonne heure , vous vous accoustumerez à vous lever matin. Vous n'avez qu'à envisager les choses , comme elles sont en elles-mêmes , & non pas selon l'abus que l'on en fait , alors vous trouverez qu'il n'y a rien , comme disoit un Philosophe , de plus precieux que le temps : & que le matin en estant la partie la plus precieuse , c'est perdre le plus precieux , de la plus precieuse chose du monde.

Et en effet , supposons , par exemple , qu'une personne , comme vous , M. veille ou doive s'appliquer au Cabinet , où à quelque autre chose , il n'y a point de temps plus favorable que le

matin : Car alors l'homme est tout à fait à luy. Le corps qui a esté rafraischy par le sommeil est vigoureux , tous les organes sont tranquiles , l'esprit est serain ; & c'est alors , comme dit un Sage , que cette partie de ce souffle Divin respire en nous ; qu'elle est conforme à la pureté de son origine , & qu'elle nous enleve aux bonnes choses.

Tout le contraire arrive après le repas : Car alors nous ne sommes presque plus à nous-mêmes. Le corps plein de viande appesantit l'esprit : & même c'est contre le bon regime de détourner par l'application , les esprits qui sont occupez à la digestion. Après souper encore moins.

Je songe , dit Angelique , que ce pourroit bien estre la raison de ce que j'ay leu , ou entendu dire , que les anciens ne disnoient presque point : ils ne faisoient

qu'un repas qui estoit le soir à souper sur les quatre heures. Par ce moyen, je voy qu'ils suivoient la maxime que dit M. l'Abbé; ils faisoient durer le matin le plus long-temps qu'ils pouvoient pour avoir l'esprit libre, & capable de vacquer à l'estude & aux affaires.

Ils en usoient ainsi, reprend Theotée; & nous voyons que dans les regles de cette belle discipline des Romains, qui sont nos maistres pour la prudence, il estoit ordonné aux gens de guerre de disner debout, & de ne rien manger de chaud. Et pour le souper, il leur estoit permis de manger assis ou couché, selon leur maniere, de tout ce qu'ils pouvoient s'apprester. Et c'est cette grande temperance, & ce bel ordre pour toutes choses qui ont fait ces grands hommes.

Mais M. l'Abbé, interrompt

Zeroandre , vous avez beau dire , je trouve que c'est toute la même chose : Car que je me leve tard , je me leve toujours après avoir dormy , après m'estre rafraifchy , & je puis m'occuper tout de même qu'un Senateur Romain , si vous voulez.

Il y a deux choses à dire sur cela , M. répond Theotée : Car en premier lieu , où vous dormez trop , où vous dormez modérément. Si vous vous couchez , par exemple , à une heure après minuit , & que vous vous leviez à dix-heures , c'est sans beaucoup calculer dormir neuf heures , & c'est trop.

C'est , disent - ils , interrompt Angelique , que le sommeil engraisse.

Sans doute , reprend Theotée , c'est pourquoy le grand sommeil n'est bon que pour des bêtes que l'on engraisse pour la

cuisine ; mais pour l'homme qui doit agir de l'esprit, il doit même éviter s'il peut cette graisse, puis qu'elle est un obstacle aux fonctions de l'ame. Mais pour revenir, il est certain en second lieu, qu'encore même que vous ne dormiez que modérément, & que vous ayez en vous levant cette serenité d'esprit, dont vous parlez, vous n'avez pas de temps pour vous en servir, en vous levant tard. Car quoy qu'il y ait plusieurs personnes, qui en usent comme vous, & qui se leve tard : neanmoins la masse de la nature roulant sur d'autres principes, il faut de necessité vous y conformer & la suivre comme un torrent, qui entraîneroit malgré vous cette Paresse. Et ainsi il arrive que vous ne faites point les choses que vous devriez faire, ou que si vous les faites ; c'est imparfaitement & toujours dans le desordre.

C'est pourquoy, comme le Soleil est la regle du temps, c'est sur luy qu'il faut regler toutes les choses qui dépendent du temps. La nature a pris la nuit pour dormir : & le Soleil, quand il se leve rappelle toute la nature à l'action, & l'homme particulièrement. De maniere qu'il n'y a rien de si honteux, que de dormir quand toute la nature veille. Le Soleil même qui vient le matin éclairer vostre chambre, semble venir vous reprocher la perte que vous faites de passer la meilleure partie de vostre vie dans le lit. Il semble vous dire que l'on n'allume pas un flambeau pour se voir dormir. ^a

^a Ex
Erasme
coll. Di-
luc.

Il est vray, M. l'Abbé interrompt encore Zeroandre, vous dites merveilles : mais est-ce que vous voudriez que les personnes de qualité ; les Dames se levassent comme des manœuvres.

Je

Je soustiens au contraire qu'il n'y a rien qui nuise, tant à la santé, ny même à l'esprit, que de ne point dormir. Je connois certains matineux, qui ne sçauroient estre un moment assis en compagnie, sans qu'il dorment. Aussi-tost qu'ils ont disné ou soupé, ils dorment le morceau dans la bouche; si vous voulez leur parler de quelque affaire, ils dorment, & ainsi ces esprits vigilans & serains dorment par ce moyen nuit & jour, & ne sont bons à rien.

Et ceux-là, M. dit Theotée, qui se rendent ainsi inutiles en s'accablant par trop d'inquietude & d'agitation pechent autant que ceux qui se tiennent trop long-temps au lit: Car chacun se doit connoistre. Il y a des temperamens qui demandent plus de sommeil les uns que les autres. On doit avec cela regarder l'âge, & se faire ensuite une regle.

On dit, interrompt Angelique, que c'est assez de dormir sept heures quelque âge que l'on ait.

On ne peut pas, reprend, Theotée, donner une regle bien certaine, chacun doit se la faire foy-même; mais en cela, comme en autre chose, il faut bien prendre garde d'écouter la Paresse, sous l'apparence de la santé.

Car en effet, continuë Theotée, on ne sçauroit dire que des personnes vivent & vivent Chrétiennement, qui estant en parfaite santé & dans la vigueur de l'âge, se levent néanmoins à onze heures, où à midy, après s'estre rafraîchies d'un remede, après avoir déjeuné au lit, où pris un bouillon; qui s'en vont de là au miroir pour y estre deux heures où plus à se parer, à se farder, & à entendre dans les occasions, cent dangereux discours?

ET qui voyant leur Paresse accablée par le temps, feront le plus souvent par grimace, dire la Messe dans une Oratoire, ou bien iront à la faveur d'une écharpe, l'entendre à grande hâte dans l'Eglise la plus proche pour se délivrer vite de cette obligation, comme d'un embarras importun, & revenir après cela à leur toilette; où si elles ne vont à la Messe cachée d'une écharpe, elles s'y en iront parées magnifiquement, pour se faire regarder, & se servir de l'Eglise comme d'un rendez-vous, où comme d'un Theatre, où elles viennent montrer en public, leur visage & leur pompe, voilà pour le matin.

VIII.
*Devotio
paresseuse.*

L'Après-dinée, s'employe à recevoir où à rendre d'inutiles visites. Jouer, si elles aiment le

IX.
*Occupations
inutiles.*

jeu , y passant souvent non seulement les jours , mais les nuits à se mesler de cent choses vaines , de cent affaires , de cent intrigues , à faire cadeaux & collations ; à aller à la Comedie , à la promenade , & après avoir soupé sur les dix ou onze heures , à courir les assemblées & le bal , pour ne rien dire de plus criminel.

Appellez-vous cela , je vous prie , vivre Chrestiennement , & d'une vie même , qui soit moralement supportable ?

Et afin que vous ne croyez pas que je fasse cette exageration à plaisir , voyez ce que saint Paul en dit , parlant de ces jeunes veuves , qui menent une vie de mollesse & de vanité : *Elles deviennent faineantes , dit-il , & s'accoustument à courir par les maisons ; & elles ne sont pas seulement faineantes ; mais encore causeuses &*

*curieuses , s'entretenant de choses,
dont elles ne devroient point parler.*

Que diront-nous avec cela du
desordre , de l'embarras , & du
scandale que produit cette sorte
de vie parmy le monde , & dans
les maisons de ces paresseuses, où
tout est en confusion?

Mais , Monsieur l'Abbé in-
terrompit Zeroandre , que ce
discours impatientoit , vous
vous emportez , Quel mal font
ces femmes où ces hommes,
qui vivent ainsi ? vous nous
faites les choses bien terribles:
à vostre compte on offenserait
même Dieu , d'entendre la
Messe.

Je ne veux pas dire , reprend
Theotée , que ce soit mal fait
d'entendre la Messe ; à Dieu ne
plaise. Je sçay au contraire qu'il
n'y a point dans la Religion d'a-
ction plus sainte , ny par laquel-
le un Chrestien puisse obtenir les

graces du Ciel , avec plus de facilité & d'abondance , que par cét auguste sacrifice ; mais je vous souëtient que n'y assistant que par maniere d'acquit , & dans cét engagement de vie Paresseuse , sans aucune resolution , & même sans aucun desir de la quitter , cette Messe qui est en soy d'une efficace infinie , ne sert qu'à rendre plus coupable celuy qui l'entend de cette sorte , par l'abus & la profanation qu'il en fait , & à attirer sur luy la colere de Dieu & sa vengeance , au lieu d'en attirer les graces & les misericordes.

X.
*Travail
 & pei-
 nes inu-
 tiles des
 occupa-
 tions pa-
 resseuses*

J E pourrois vous faire compren- dre ces veritez bien au long par les principes de nostre Religion ; mais pour me rendre plus intelligible , je ne vous rapporteray qu'un exemple sensible , & qui est assez connu ; c'est celuy des vierges fol-

les & paresseuses de l'Evangile, qui ne fait pas mal à nostre sujet. Elles viennent comme vous sçavez pour se presenter à l'Epoux, mais elles y viennent sans huile dans leurs lampes ; c'est à dire vuides de bonnes œuvres ; & comme elles s'en apperçoivent, elles cherchent d'abord à satisfaire leur Paresse en mandiant l'huile, où les bonnes actions des vierges sages & vigilentes, mais parce que c'est une chose qui ne se partage pas, & que le bien & le mal que nous faisons suit personnellement un chacun de nous, elles sont contraintes de surmonter à la fin leur Paresse, & d'aller elles-mêmes chez les vendeurs d'huiles ; c'est à dire de travailler elles-mêmes à acquérir la vertu : elles y vont en effet ; mais cette peine, où cette bonne action, leur est comptée pour rien, parce

qu'elles ne l'ont point faite en temps & lieu, au contraire pendant qu'elles se donnent cette fatigue, comme nous nous en donnons tous les jours, quand par nécessité ou par respect humain nous faisons quelque bonne œuvre; l'Epoux vient qui leur ferme la porte, & leur dit nonobstant cette bonne action, comme il nous dira, lorsque nous auront, comme elle, mené une vie feineante & paresseuse, sans penser à nostre mort & à l'arrivée de cét Epoux celeste, qui viendra nous juger, *ie ne vous connois point.*

Math. 25.

En effet ne vous y trompez pas, & ne vous imaginez point, que parce que ces personnes ne font peut-estre rien de mal visiblement, non plus que l'on en feroit estant dans un profond sommeil, elles mènent pour cela une bonne vie, il n'en est pas ainsi; car ne
rien

DE LA PARESSE. 49

rien faire du tout, c'est mal faire, aussi bien que de faire quelque chose qui ne serve de rien, ou tout autre chose que ce que l'on est obligé de faire.

D'où vient qu'encore que d'un costé le peché suppose toujours quelque action, & que d'ailleurs la Paresse soit veritablement une oisiveté & une inaction continue, elle ne laisse pas d'estre peché; la raison est parce que toutes les actions que nous faisons hors de nostre devoir, sont comme j'ay déjà dit, autant d'effets de nostre Paresse, dont elle s'entretient & se nourrit, fussent elles penibles & laborieuses: la fin & l'intention estant toujours ce qui donne le prix à l'action dans les choses morales.

S. Thom.
q. 35. a. 4^o

Je n'entends pas bien cette Theologie, dit Zeroandre,

Donnons en un exemple, reprend Theotée, pour la mieux

E

50 T R A I T E'
comprendre , & prenons même
l'affaire qui m'a amené icy.

Il s'agit d'exhorter Madame à
prendre son temps pour aller voir
un homme en faveur d'un pauvre
prisonnier , & après cela peut-
estre aller visiter pour un mo-
ment ce miserable dans sa prison.

Cette œuvre de charité se pre-
sente à Madame , non seulement
éloignée de tout plaisir , mais re-
vestuë d'apparences dégoutan-
tes , comme de la peine de faire
une visite , qui n'a point d'attrait
pour elle , & de se priver pendant
ce tems-là , d'autant de divertisse-
mens : d'entrer dans une prison ,
dont l'aspect donne de l'horreur ,
dont la saleté , la puanteur , & la
misere sont difficiles à souffrir à
des voluptueux. Et incontinent
la Paresse qui repugne , comme
nous avons dit , à la charité , com-
mence son jeu ordinaire , fait
differer l'action , pour s'en dif-

penſer après tout à fait , & porter enſuite à embraffer les occasions de plaiſir qui ſe preſentent , comme celle dont le laquais de Madame la Marquiſe, entendant Nientilde , vint hier tenter Madame , en luy propoſant une promenade , au même temps que de mon coſté je luy propoſois une œuvre de charité.

Et ainſi il arriva que comme Madame accepta le divertiffement ou Madame la Marquiſe l'engagea , la Pareſſe , qui comme j'ay dit , à du degouſt pour les choſes mauvaiſes en apparence & bonnes en effet , & du plaiſir de celles qui en apparence ſont bonnes , & qui en effet ſont mauvaiſes , toutes les actions que fit Madame par ce motif furent des actions de Pareſſe , quelque peine qu'elle y euſt , quand même, par exemple, eſtant au cours, elle euſt eſté eſtouffée de pouſ-

S. Thom.
2. 2. q. 35.
art. 1.

fiere, ou qu'à son retour son carrosse venant à rompre, elle fust revenue à pied en son logis avec grande peine; toute cette fatigue, cette sueur, cette agitation, cette action toute penible qu'elle eust esté, n'estant que l'action d'une paresseuse, n'eust esté d'aucun merite.

Cela est solide, s'écrie Angel.

Je vous assure dit à son tour Nientilde, que M. l'Abbé ne dit point de bagatelles, & je suis bien-aïse d'estre venue icy.

Madame la Marquise reprend Theotée, me donne trop de confusion pour continuer.

Vous me pardonneriez M. l'Abbé, dit Nientilde, c'est pour vous y obliger encore davantage, & je vous en prie de tout mon cœur.

Je vous obeïray, Madame, reprend Theotée, je disois donc, continuë t'il, que l'action d'une paresseuse n'est d'aucun merite;

& la raison est parce que la fin de toutes ces actions n'est que le plaisir que luy suggere la Paresse; & que l'intention avec laquelle elle les fait, n'est que pour se garantir par paresse des petites peines qui se presentent à l'action que la charité demande d'elle.

Je le comprend à present, dit Zeroandre, & cela estant Madame, en se tournant vers Nientilde, nous voila bien éloignez de compte.

Sans doute, reprend Theotée, qui s'aperçoit qu'ils commencent à gouter ce qu'il dit, je pourrois même ajouster ce paradoxe veritable, que la Paresse toute oisive & toute morte qu'elle est, cause presque toutes les peines & les fatigues que l'on se donne dans la vie. Vous n'avez peut-estre jamais fait reflexion à ce qui anime les actions de la pluspart du monde, & d'où vient

qu'ils disent à toute heure , j'ay haste : laissez-moy aller , mon Dieu ie n'auray iamais achevé ; quelle heure est-il ? on m'attendra ; le coche sera party , &c.

Cette haste & cet empressement est un vent qui pousse ainsi tumultuairement une infinité de personnes , en sorte que rien ne se fait avec tranquillité d'esprit, avec application, avec loisir , & sçavez vous d'où cela vient ? remontez jusqu'à la cause , vous trouverez que cette precipitation n'arrive pour l'ordinaire que de paresse.

La pluspart de ceux que vous voyez venir inquiets , haletans, suans , & hors deux mêmes, sont des paresseux , qui avant que de faire ce qu'ils devoient, ont consulté leur aise & leur commodité, ont eu peine à se déterminer & à se vaincre ; & ainsi n'ayant rien fait à temps , ils sont après obli-

DE LA PARESSE. 55
gez de faire tout à contre-temps
avec precipitation & grande peine
d'esprit & de corps.

Tout le contraire arrive, par
exemple, dans des païs ou le luxe
& la delicateſſe ne regnent pas
comme icy, & où par conſequent
la jeuneſſe n'eſtant pas élevée
dans cette moleſſe & cette para-
liſie que nous voyons parmy
nous, les gens ſont laborieux, &
chacun s'applique vigoureuſe-
ment & dans le temps qu'il faut
à ce qu'il doit faire. Par ce moyen
n'eſtant jamais prevenus ny pre-
occupez par la Pareſſe, ils ſont
tout à loifir & d'un eſprit quiet
& paiſible: & au lieu que nous
ſommes inondez, pour ainſi dire,
d'impatience & d'inquietude, ils
ſont froids, & ne ſçavent ce que
c'eſt que de ce preſſer, parce
qu'ils n'en ont jamais beſoin. Ils
nous paroiffent à la verité, lents
& ſtupides, endormis & pareſſ.

56 T R A I E T'
feux , quand nous les mesurons
à nostre precipitation & à nostre
inquiétude ; mais ce sont eux
pourtant qui sont gens véritable-
ment actifs , vigilans , prompts &
diligens , si nous regardons nous-
même nostre paresse.

Mais , Monsieur , interrompit
Zeroandre , si par exemple , un
homme ou une femme sont infir-
mes , s'ils ne peuvent souffrir d'a-
ctions penibles , offenceront-ils
Dieu de s'en dispenser ?

Nullement , répond Theotée,
car personne n'est obligé à l'im-
possible , aussi ne parlons nous
que de ceux qu'aucun obstacle
n'empesche de travailler coura-
geusement aux choses solides &
à leur salut. Surquoy chacun se
doit examiner tout de bon , & ne
pas s'imaginer de pouvoir trom-
per Dieu , en feignant d'estre in-
firme , au lieu que véritablement
on est paresseux.

DE LA PARESSE. 57

Car comme dit un Philosophe,
*Rien n'est fermé à Dieu, il est dans
le cœur de l'homme, il se trouve au
milieu de nous-mêmes.*

Sen. Epist.
lxxxiv.

*Entend, penetre, & void le bien &
la malice.*

Plaut, cap

*Et comme il est luy seul, qui void
tout d'un même œil.*

*On peut dire en effet qu'il est un vray
Soleil.*

Boët. de
conf.

Je suis en verité bien-aïse, com-
mence à dire serieusement Ze-
roandre, d'avoir apris tout cela.
Je sçavois bien que la Paresse
estoit un des sept pechez mor-
tels ; mais je m'imaginois que
c'estoit seulement, ou de se tenir
comme vous avez dit, trop long-
temps au lit, ou de garder la
chambre sans rien faire.

C'est bien quelque chose, ré-
pond Theotée, & on ne peut pas
faire une peinture de la Paresse
plus juste ny plus ressemblante :
qu'en representant un homme ou

une femme qui passe sa vie dans une oisiveté continuelle, sans aucun soin, que de boire, manger, & d'ormir. Cela ne répond pas à ce que dit l'Écriture Sainte.

Que l'homme est naturellement fait pour le travail, comme l'oiseau pour voler.

Iob, ch. 5.

Je vous avoüe qu'il n'y a rien de plus monstrueux que cette Paresse : & je ne scay comment ces personnes n'ont honte de manger du pain qui couste tant de sueur aux autres, & de se servir pour toutes choses du travail & de la peine de toute la société civile ; sans y rien contribuer : Je ne scay, dis-je, comment elles n'ont honte d'elles-mêmes, comment elles n'ont confusion de fortir de ce monde comme elles y sont entrées, puis qu'en vérité c'est la même chose, de n'y estre pas, que d'y estre pour n'y rien faire.^a

a Mihi enim qui nihil agit esse omnino non videtur. Cic. lib. 2. De Nat. Deor.

En effet , apuye Angelique , je voudrois bien scavoir , quelle difference il y a de la vie que ces gens-là menent presentement , & de celle qu'ils menoient dans le ventre de leur mere.

Et moy , dit Zeroandre en riant , je croy qu'il n'y aura que ces gens-là de sauvez.

Bon , dit Angelique.

Bon , reprend Zeroandre ; n'est il pas vray que Dieu au Jugement nous demandera compte de ce que nous aurons fait ?

Il est vray , répond Angelique , & bien ?

Et bien , poursuit Zeroandre , quand il demandera à ces gens-là ; venez ça qu'avezvous fait dans le monde pendant soixante ou soixante & dix années , que je vous y ay laissez , & qu'ils répondront *rien* ; n'est-il pas vray que Dieu n'aura pas sujet de damner des gens qui n'auront rien fait ?

Oüi, répond Angelique, mais il faudroit estre assurez que Dieu entendist la raillerie; autrement ce *rien* leur coustera cher. Mais Monsieur continuë Angelique, vous interrompez sans cesse M. l'Abbé.

Je ne scay plus où nous en estions, reprit alors Theotée, ha! c'estoit sur les actions inutiles de Pareffe; qui toutes fatigantes qu'elles sont, ne sont point des actions, mais des occupations qui des'occupent, pour dire ainsi, & qui entretiennent l'oïfiveté ou le vice dans la vie jusqu'à la mort.

XI.

*Gens qui
passent
leur vie
à joüer.*

Que fait à vostre avis un homme ou une femme, qui passe toute sa vie dans le jeu: qui ne pense à autre chose qu'au jeu, qui vit du jeu, qui se fait un mestier du jeu. Quel desordre cela ne met-il pas dans l'interieur de ces personnes-là; songent-ils à Dieu?

songent-ils qu'ils sont au monde?
songent-ils quel jour il est seulement?

Comment Monsieur l'Abbé, reprend Angelique, il n'y a point de gens qui songent tant. Lors que Madame a passé tout le jour à jouër elle ne fait que jouër en dormant. *Vostre point ne vaut rien, i'ay la main sur vous, &c.* elle me fait mourir de rire.

Je veut dire repliqua Theotée, que ces gens-là ne songent ou ne pensent au monde à autre chose qu'à gagner, & bien souvent même par des voyes peu honnêtes, & que s'abismant ainsi dans cette passion ils ne pensent pas seulement qu'ils soient au monde. Ce qui est une vraye manie dont-ils ne sçauroient guerir que par miracle.

Mais interrompit en cét endroit Nientilde, c'est donc mal-fait de jouër?

N'en doutez pas Madame, reprend Theotée, ce ne peut estre qu'un peché de la maniere que ces gens-là jouient. Et pour vous le faire voir sensiblement, n'est il pas vray, Madame, que quand quelqu'un, par exemple, vous a gagné cinquante pistoles, vous ne sçauriez le regarder de bon œil : & que vous ne sçauriez en bien parler ? Car si vous voulez, Madame, que je vous instruisse, il faut dire la verité.

Et bien Monsieur l'Abbé, répond Nientilde, vous avez affaire à gens de bonne foy, je vous avoüe celuy-là.

Cela estant Madame, reprend Theotée, il suffit quand il n'y auroit rien de plus. Par là vous voyez que le jeu esteint la charité dans le cœur, & qu'ainsi il est criminel.

Mais il l'est encore avec cela plus qu'il ne faut pour vous obli-

ger à le detester si vous y avez quelque attache. Car laissant apart même la faineantise qu'il entretient, & le temps qu'il dérobe aux occupations qui sont de nostre devoir; n'est-il pas vray que quand on se sert de mauvaises voyes & peu sincere, c'est purement & simplement voler l'argent de celuy à qui on le gagne? la raison est que vous ostez le hazard du jeu qui en est la bonne foy, & qu'au lieu que celuy contre qui vous jouiez, estoit en termes de vous gagner vous même; vous l'en empeschez & tirez son argent, sans courir aucun risque, & c'est comme si vous le preniez dans sa bourse.

Quoy? Monsieur l'Abbé, dit Zeroandre, il ne faut pas se precautionner contre le hazard par sa prevoyance & par sa conduite.

Je ne dis pas cela, reprend Theotée, on peut faire ce qu'on

peut pour se precautionner contre le hazard par sa prevoiance, par sa conduite ; mais il ne faut pas arrester le cours du hazard.

J'entend bien, reprend Angelique, ce que Monsieur l'Abbé veut dire ; & pour vous le faire comprendre, s'il m'est permis de parler ainsi, supposons que nous jouïions vous & moy au piquet : vous connoissez les cartes, & en donnant vous remarquez, par exemple, que tout le cœur demeure dans l'écart qui vous doit venir voyant cela vous portez sur cœur, vous gagnez & tirez mon argent. Et cela, reprend Theotée, est un larcin parce que vous vous assurez tellement de vostre jeu, qu'il est impossible que vous n'ayez l'argent de Mademoiselle.

Mais il n'est pas bien-seant, ajouste Theotée, que je m'engage comme cela au jeu.

Point, point, dit Nientilde, ce que

que vous dites Monsieur l'Abbé est utile & curieux. J'ay joiué toute ma vie, & je n'ay jamais sçeu ce que vous dites du hazard.

C'est pourtant Madame, reprend Theotée, le fondement de la plupart des gains legitimes. Pourquoy à vostre avis, permet on de prendre interest d'un Contract de constitution de rente, & non pas d'une promesse? C'est que dans un Contract vous alienez vostre fond, & vous mettez au hazard de le perdre, & que dans une promesse, si la personne est solvable, vous ne courez aucun hazard, ne perdant point vostre argent de veuë, & pouvez le reprendre quand il vous plaist. Je sçay bien qu'il y à aussi d'autres raisons sur lesquelles on se fonde, quand il est question de parler de l'usure, dont la principale est que Dieu l'a défenduë, mais nous prenons ce

qui fait icy à nostre sujet.

De même pourquoy est-ce que le commerce est un gain si legitime ? parce que vous donnez tout au hazard ; un marchand, par exemple, qui abandonne son bien à la mer sans sçavoir s'il le reverra jamais, ne peut pas courir de plus grandes risques ; aussi bien que ceux qui luy assurent moyennant une certaine somme, que son vaisseau arrivera à bon port , quand ils n'en sçavent rien ; car s'ils le sçavoient ils commettraient un larcin.

D'où vient enfin que l'agriculture est le plus legitime de tous les gains : c'est à cause du hazard ou on se met en jettant son bien sur la terre , sans assurance certaine qu'on le recueillera. Vous voyez donc bien que de n'estre pas sincere au jeu , c'est une pure filouterie.

Mais Monsieur , interrompt

Nientilde, si le hazard rend toutes ces choses-là legitimes, le jeu l'est donc aussi, puisqu'il roule de même sur le hazard.

Vous voila pris Monsieur l'Abbé, commence à dire Zeroandre en s'éclatant de rire.

Je m'attendois bien, Monsieur, à cet objection, reprend Theotée, Madame qui a de l'esprit me la devoit faire, & de ma part je n'auray pas de peine à y répondre. Combien y a-t'il de choses qui se ressemblent dans le monde dont pourtant l'usage ne se ressemble pas? le poison, par exemple, n'est-il pas une espece de medicament selon qu'il est apresté, cependant est-il permis d'en vendre? Un Armurier dont le mestier est de vendre publiquement des armes peuvent servir à la déffense des uns & des autres, & pour celle de l'estat, laquelle deffence est de droit naturel; un

Armurier, dis-je, aura-t'il droit pour cela, d'en vendre à un homme qu'il sçaura estre aliené d'esprit, & capable de faire un mauvais coup? C'est la ruse du Diable de tromper & de porter les hommes au mal par la ressemblance du bien.

Concil.
Sen. cap.
21.
Digest. 11.
Tit. 5.

Mais les loix de la morale Chrétienne, & celles-mêmes de la morale civile, sçavent bien connoistre ce piege. Il n'y en a point soit divines, soit humaines qui n'ayent deffendu les jeux de hazard. Et il est aisé de voir que c'est, parce qu'il produisent des effets tout contraires aux emplois, dont nous avons parlé, qui subsiste sur le hazard: Car au lieu que ceux-cy sont des occupations honnestes, qui entretiennent la moitié des sujets d'un estat dans l'action, & dans l'industrie; les jeux de hazard, au contraire ne servent qu'à entre-

tenir le monde dans la Paresse, & qu'à nourrir la fraude & la mauvaise foy dans un Royaume; sans parler des mauvais effets qu'ils produisent en particulier.

Et en effet, n'est-il pas vray, que ces joüeurs declarez dissipent le plus souvent, où toujours la substance de leur famille: & alors, qu'est-ce autre chose encore qu'un larcin? Qu'est-ce autre chose que dérober le bien à une femme, & à des enfans; puisque c'est un bien dont on n'a à proprement parler que l'usufruit pendant la vie?

Mais M. l'Abbé, interrompt Nientilde, vous parlez des petites gens, & vous avez raison.

Vous me pardonnerez, Madame, reprend Theotée, je parle des riches plutôt que des pauvres: Car si vous y prenez garde, ce sont ceux qui perdent d'avantage, & qui se ruinent

plûtost ; parce qu'il se mesle alors une certaine vanité qui ne leur permet pas de jouer petit jeu ; & ainsi où les moindres perdent peu , ceux-là perdent beaucoup , & tout revient à un ; le comptant s'en va , on joue les meubles , les hardes , on emprunte ; on se ruine.

Je connoist , dit Zeroandre , un Cavalier de qualité , qui ayant perdu & n'ayant pas de quoy payer , envoya la toilette & le dés-habiller de sa femme.

Cela est ordinaire , reprend , Theotée.

Mais , j'en connois un autre , dit Angelique , à qui il arriva un bien plus grand malheur ; c'estoit un joueur tel que vous le dépeignez. Il avoit tout joué & tout perdu , & n'ayant d'autre ressource , il se maria pour se rétablir. Le lendemain de ses nopces , jour pour jour , il joua

& perdit le mariage de sa femme; & non content de cela, il jouïa & perdit ses propres habits de nopces, & on ne luy donna d'autre quartier, sinon d'attendre qu'il fut nuit, & de le ramener chez luy: estant à la porte, on le déhabilla, il alla comme en masque retrouver, sa nouvelle épouse; & il en fut quitte pour inventer des contes de voleurs & de filous.

Et c'est là bien souvent la malheureuse suite de cette miserable passion, dit Theotée; car remarquez, il se rencontre presque ordinairement, que quand le mary ayme le jeu, la femme ne l'ayme pas; & que quand elle en est entestée, il l'abhorre: & ainsi c'est un desordre continuel: c'est une menterie perpetuelle; c'est une supercherie sans fin. L'un vient à deux ou trois heures après minuit, quand l'autre dort. Celuy

qui a veillé est encore au lit, quand l'autre veut disner, le mary cache de l'argent pour jouier à l'inscû de sa femme ; la femme en dérobe à son mary, & détourne & dissipe tout son ménage.

Enfin il n'y a pas encore bien du temps, interrompt Zeroandre, qu'une Dame de ma connoissance perdit au berlan, une bague de prix, qu'elle avoit; & quand elle fust de retour chez elle, où je la remenay, ce ne fut que lamentations, auxquelles elle m'avoit préparé; elle estoit inconsolable, le mary tout en peine, qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc? ah! dit la Dame, j'ay perdu mon diamant en tirant mon gand de la main. Le mary fut encore si honnestre qu'il luy en promit un autre, pour essuyer ses larmes.

On n'auroit jamais fait, dit
Theotée,

Theotée, si on vouloit rapporter toutes les infidelitez que cét abominable vie inspire.

Mais quand vous supposeriez même, continuë Theotée, que les personnes de qualité eussent le moyen de jouër du superflu de leur grands biens, s'ils s'en vouloient tenir là, ce seroit encore un larcin à parler Chrétienement, car ce superflu appartient aux pauvres, & c'est leur legitime, comme le patrimoine est celle des veritables enfans, laquelle il n'est pas permis de jouër.

Mais qui peut enfin représenter l'enyvrement de ce jeu?, les blasphemes que l'on vomit, les transports de fureur où il pousse une personne qui pert, sans respect, ni pour sexe, ni pour qualité.

Si j'osois, dit Angelique, je vous raconterois une histoire fort à propos sur ce sujet, que j'ay

leuë , il n'y a pas long-temps, près du lit de Madame , en attendant qu'elle s'endormit. Un Prince souverain , voulant jouïer pour se desennuyer, envoya chercher un de ses Gentilhommes, pour jouïer avec luy. Ils jouèrent long-temps sans se rien gagner : à la fin, comme le jeu les menoit toute la nuit , ils resolurent de mettre tout à un coup de dé. Le dé fut favorable aux Prince , il tire tout l'argent : l'autre fut agité d'une colere si enragée , qu'il saute sur son maistre, & l'acable de coups de point. Le bruit fait venir du monde ; celui-cy se sauve à la faveur de la nuit : mais enfin il est arresté, & on le met en prison.

Quoy ? interrompt , Zeroandre , un sujet battre son souverain ; un particulier , un Prince ; un domestique , son maistre ?

Oüy , replique Angelique.

Il le fit donc écarteler, reprend Zeroandre, que luy fit il ?

Cela n'est pas de nostre sujet, répond Angelique.

Mais encore, insiste Zeroandre, il luy fit du moins couper le poing ; & le fit pendre.

Tout au contraire, reprend Angelique, pour le tirer de peine, ce Prince en fit un action de magnanimité & d'exemple. On luy mene le prisonnier pour estre jugé, & chacun le jugeoit, comme vous par avance ; comme il fut sur la sellette devant le Prince, qui estoit dans son lit de Justice : *Allez*, dit le Prince, *c'est moy qui suis le criminel ; l'emportement du jeu vous a fait faire ce que vous avez fait ; mais rien ne m'obligeoit de ioüer avec un homme, qui n'est pas de ma qualité : ie vous suis obligé ; & cette correction m'apprendra à ne rien faire à l'avenir d'indigne d'un Prince.*

I. Lip.
Monit. &
exemp.
Polit.
Lib. 11.
cap. 12.

Cette Angelique vaut trop, me dit tout bas Zeroandre.

C'estoit-là un sage Prince, reprit Theotée, il sçavoit bien que le transport du jeu est une agitation de fièvre chaude. Il prit cét outrage comme venant d'un phrenetique, qui ne sçait ce qu'il fait. Et en effet vous en voyez qui mangent les cartes, les cornets; & c'est en cét estat qu'ils se vont mettre au lit, qu'ils se lèvent, qu'ils vivent & qu'ils meurent. Déplorable entestement!

Où Monsieur l'Abbé, dit Nientilde, vous parlez des mauvais joüeurs; mais sçavez vous qu'on n'en fait point d'estat, que tout le monde les fuit, & que l'on ne s'expose qu'avec de beaux joüeurs.

Et bien, Madame, reprend Theotée, je le veux, je veux qu'ils soient beaux joüeurs, puisque c'est le terme: mais sçavez-

vous la difference qu'il y à, c'est que tout ce que vous voyez au dehors dans ces emportez, & ces violans, se passe au dedans de ces gens paisibles; les mêmes furies les agitent, & s'ils sauvent les dehors, de peur qu'on ne les fuie comme vous dites, ils sentent les mêmes violences interieurement, & d'autant plus cruelles, que leur cœur ne se décharge pas comme celui des autres.

Avec cela, Monsieur l'Abbé, reprend Nientilde, vous ne parlez que de gens qui perdent. On ne perd pas toujours: le jeu a de bons momens.

Je le veux, Madame, reprend Theotée, mais ce n'est que changer de passion. Une personne gagne: la voila toute hors d'elle même par un excez de joye: la voila qui fait mille projets. *Si ie pouvois encore gagner cela, i'achetterois &c. Je ne veux plus iouër*

que iusqu'à ce que i'aye gagné tant pour telle & telle chose &c. C'est ce que l'on dit : & qu'arrive t'il ? il arrive , remarquez Madame, je vous en prie , que comme ceux qui ont perdu se hastent de tout sacrifier pour avoir leur revâche, esperant de gagner; ceux de même qui ont gagné s'échauffent à rejoyer pour doubler leur gain, & à la fin ny l'un ny l'autre ne gagne. C'est la pierre de *sisyph*e qu'ils roulent , & qui retombe toujours. Je vous en fais Juge Madame : avez vous jamais veu de ces jôieurs mourir fort riches.

Bien au contraire, nous avons des exemples qu'ils se font plonger souvent dans d'extrêmes miseres , & pour ne s'estre pas contentez de jôier leur argent , & de ruiner leur propre famille, on les a vû jôier & perdre l'argent des autres & souvent celuy du public. Car comme nous a fait

voir, Mademoiselle, cét entestement qui les aveugle jusqu'à perdre le respect pour les personnes, les porte à le perdre de même pour l'argent. Ils jouient tout ce qu'ils peuvent attraper, & de là il leur arrive de tres-grands inconveniens, car on cesse alors d'avoir commerce avec eux; personne n'ose s'y fier, & si ce sont gens qui soient en estat, ou qui ayent des talens pour entrer dans quelques emplois; ils s'en excluent par là eux-mêmes; & cette passion forcenée pour le jeu est une espece de lepre qui les separe du monde raisonnable, & les rend incapables de parvenir à quoy que ce soit en toute leur vie.

Il est vray après tout, reprend Nientilde, mais quoy Monsieur l'Abbé, il ne faut donc jamais jouer, puisque c'est un crime?

Vous me pardonnerez Mada-

me, replique Theotée, je ne dis pas cela. Nous establiffons icy des principes dont il ne se faut pas éloigner, & par ce moyen vous dénouerez vous même toutes vos difficultez. Nous avons dit, que de nous contenter de fuir le mal fans tafcher de faire auffi le bien, c'estoit peché, & que de faire tout autre chose que ce que l'on estoit obligé de faire s'estoit ne rien faire du tout, & mener une vie paresseuse, morte & criminelle. Et c'est ce que font ceux qui passent dans le jeu toute leur vie, qui est destinée à de bonnes choses.

XII.
*Gens qui
 passent
 leur vie
 à apren-
 dre & à
 debiter
 des nou-
 velles.*

IL y à d'autres gens encore, puisque nous sommes sur les exemples de ces vies inutiles, qui demeurent toujous dans une plaisante inutilité; je ne scay si vous l'avez remarqué, c'est à apprendre & à debiter des nouvel-

les. Ils en perdent le boire & le manger; ils vont de porte en porte; ils font les Prophetes sur les evenemens; ils font des gageures, & souvent aussi il leur en coûte de l'argent.

Il est vray, dit Angelique, qu'il y en a qui prennent party pour des choses qui arrivent à plus de quatre cens lieux d'eux; qui parlent, qui disputent la dessus avec une assurance & une force comme s'il s'agissoit de l'Evangile ou de leur propre vie, & même sur des choses dont-ils font aussi peu assurez que moy, & où non seulement ils n'ont point d'interest, mais où même il importe peu qui ait raison; car la chose est souvent aussi bonne d'une façon que d'une autre. Je vous avouë que ces entestées sont fort incommodes.

Mais il y en a une autre espece tres-dangereuse & fort insupport-

table. C'est de ceux qui censurent tout, qui donnent un mauvais sens aux choses; qui sont même faschez de la prospérité des affaires de l'estat: qui les vont blâmant, décriant, dés-honorant par tout. Je ne sçaurois souffrir ces gens-là avec leur mine grave & leur esprit de travers.

Il y à en effet, dit Theotée, quelque chose de plus en cela que de la curiosité, il y à de la malice & de l'ingratitude: Car je ne croy pas qu'il y ait d'homme de bien qui voye le monde qui ne remarque que c'est à cette prospérité qu'il doit le repos dont-il jouit, ou pour mieux dire l'oisiveté où il est, & qui est la véritable cause de cét injuste chagrin. Ces gens-là devroient au contraire benir Dieu tous les jours de leur vie, de la grace qu'il leur a faite de leur donner un Prince qui va exposer sa personne sacrée

jusques dans le pays de ses enne-
 mis pour y faire crever l'orage
 qu'ils preparent contre ses estats,
 & par consequent contre ses
 peuples. Un Prince dont les veil-
 les, comme dit un grand Philo-
 sophe, *rassurent le sommeil de ces*
suiets ; dont les travaux donnent du
repos à tous, dont l'industrie procu-
re aux autres la douceur de la vie,
& dont l'aplication fait qu'ils vi-
vent sans rien faire. Par là jugez
 de l'ingratitude de ces gens-là.
 Et si l'estat dont-ils sont les en-
 fans peut se promettre d'en tirer
 un grand secours, puisque bien
 loin d'y contribuer, ils s'élevent
 contre sa bonne fortune. Ils sont
 comme vous dites, Mademoisel-
 le, tres-dangereux : Car *il n'y a*
rien qui se porte à croire & à rece-
voir plus facilement toutes sortes de
nouveautez que le peuple d'une ville ;
& particulièrement quand ces nou-
veautez ont quelque chose de funeste.

Senec.
 conf. ad
 Pol.

Tacit. r.
 Hist.

Ibid.

Ne parlons plus de ces viperes, reprend Angelique, ils sont assez punis du suplice qu'ils trouvent dans eux mêmes. J'aime bien mieux voir ces gens ardents qui conduisent le Roy par la main sur un écran où il y à une carte.

C'est ce qu'un historien dit agreablement, interrompt Theotée, *Combien en voyez vous, dit-il, qui dans les cercles & même en pleine table conduisent une armée, sçavent où il faut camper, quelles places il faut attaquer, quand il faut livrer bataille, & quand il ne le faut pas.*

Liv. xliv,

Mais qu'arrive t'il de tout cela, continuë Theotée, cette inutilité dont nous parlons; cette perte de temps que nous déplorons, & ces occupations oisives qui consomment ces gens-là.

Il est vray reprend Angelique, que l'on peut dire qu'ils vivent de vent. Car tout ce qu'ils disent & tout ce qu'ils entendent ne

sont souvent que menteries ; & je voudrois avoir le plaisir de faire faire serieusement un examen de conscience à un de ces novelistes à l'heure de sa mort. Je suis sure qu'un homme comme cela meurt sans que de tout ce grand babil, & de tout ce vain commerce de paroles, il puisse laisser douze veritez à partager entre ses heritiers.

Je suis de moitié avec toy Angelique, reprend Zeroandre, mais ce qui m'estonne est de voir qu'un homme vienne de l'armée, qu'il apporte, par exemple, la nouvelle de la prise de l'Isle, qu'il en fasse le recit tout d'un coup à quatre ou cinq personnes & que ces quatre ou cinq personnes la redisent tout autrement qu'ils ne l'ont entenduë. Cela m'est arrivé, j'estois de cette compagnie; il y en eust un qui à quatre pas du lieu où nous estions,

ayant trouvé un de nos amis luy conta cette même nouvelle tout d'une autre façon , & y ajouta je ne sçay combien de choses que le Courrier ne nous avoit point dites. Pour moy continua t'il, j'ignore d'où cela vient.

Celà vient Monsieur, replique Angelique, de ce que nous nous plaifons à mentir ; & de ce que ceux qui disent de grandes nouvelles sont si ridicules , qu'ils croyent s'en faire honneur. Je gage que cét homme en racontant cette importante nouvelle, vouloit avoir part luy même à cette gloire , & qu'ainsi il la rendoit la plus glorieuse qu'il pouvoit par ses exagerations , quoy qu'il n'en eust point besoin , & que la verité toute seule fust assez suffisante pour la rendre recommandable.

Ces raisons, dit Theotée, sont judicieuses , mais il me semble Mademoiselle, si j'ose icy debi-

ter mes imaginations , que l'on peut y en ajoûter une naturelle, qui est que tous les esprits ne sont pas d'une égale capacité. Par exemple, ces quatre ou cinq personnes- qui avoient oüy parler ce Courrier n'avoient pas une pareille ouverture d'esprit ny une memoire également heureuse , à l'un le Courrier peignoit nettement les images de cette grande aventure : à un autre un peu moins , & ainsi du reste. Et après quand chacun vient à debiter la nouvelle , il la debite selon la foiblesse de son imagination & de sa memoire. Avec cela il ne se donne peut-estre pas le loisir de la bien dire , ou d'en faire le recit tout entier.

Un homme qui à haste en rencontre un autre , il luy crie *ioye, ioye, le Roy a pris l'Isle*, cela dit il s'enfuit aussi-tost. Celuy-cy qui en trouve un autre , ne voulant

rien imaginer que d'excessif, dit si vous voulez que le Roy à pris Anvers au lieu de l'Isle, celuy-cy à un autre, & ainsi une pauvre nouvelle se trouve si fort defigurée parmy le peuple qu'elle n'est plus reconnoissable une heure après. Et c'est de ces illusions que ces faineants se repaissent.

Ainsi M. l'Abbé, vient à dire Nientilde, il ne faut donc pas aussi entendre les nouvelles.

Vous oubliez nos principes, Madame, répond Theotée. Je ne suis pas de ce sentiment. Car je croy même que l'on est honnestement obligé de les sçavoir. Nous sommes tous dans l'estat, comme si nous estions dans un vaisseau : & je suis persuadé que comme ce seroit une grande l'ascheté à un homme, pendant la tempeste de se cacher à fond de cale, sans s'informer d'autre chose, ny sans ayder ceux qui travailleroient

vaiheroient à le sauver ; de même ce seroit une espece d'insensibilité & d'ingratitude de paroistre indifferend sur ce qui arrive à la personne de sa Majesté, & à l'Estat. Il y a des temps auxquels on peut s'en informer legitimement ; & si on n'y peut rien contribuer , du moins peut on y prendre part , par ses voeux & par ses prieres.

De plus , les peres de famille peuvent en lisant ou en faisant lire la Gazette , qui est ce que l'on juge à propos que le public sçache, tirer cette utilité que par une semblable lecture , ils instruisent insensiblement leurs enfans des choses du monde ; & leurs insinuënt la connoissance de la Geographie par la situation des lieux , & les campemens des armées , dont il est fait mention.

Mais de faire un mestier de ces nouvelles , quand nous sommes

H

obligez d'en faire un autre, dont nous devons rendre compte au tribunal de Dieu; c'est une occupation paresseuse, & par consequent criminelle.

XIII.
*Gens qui
passent
leur vie
à faire
des visi-
tes.*

MAis Monsieur, luy dit Angelique, puisque nous en sommes sur cette vie faineante, dites moy un peu, je vous prie, pourroit-on pas mettre en ce rang-là, ceux qui pendant toute leur vie ne font autre chose que des visites; & dont on peut dire qu'ils font des visites & rien du tout dans leurs visites? C'est Monsieur Zeroandre qui me donne cette pensée.

Je voy bien Mademoiselle, répondit Theotée, ce que vous voulez dire & vous vous expliquez fort bien. Il n'en faut pas douter, c'est-là une tres-grande perte de temps; car hors les rencontres & les affaires, hors la

charité & la bienfiance, qui peuvent quelquefois nous obliger indispensablement de faire des visites, il n'y à presque point de faineantise pareille à celle d'un homme, ou d'une femme, qui porte un visage inutile de maison en maison; sans parler du temps qu'ils font perdre, & de l'incommodité qu'ils donnent aux autres, dont ils sont responsables.

Pour moy je ris, ajouste Angelique, de ce qu'ils en ont effectivement fait un mestier; & même qu'il y ait des Dames qui se donnent des jours que l'on appelle, selon ces inutiles, le Mardy de Madame telle, le Samedy de Madame N. on void là une Dame qui ce jour-là, assemble tous les feneants de sa faction, de l'un & de l'autre sexe, autour de son lit où elle repose, comme autour de quelque tombeau antique, que l'on viendroit voir par

rareté, & pourquoy? pour debiter des riens & des bagateles.

Cette methode toutesfois, reprit Theotée, peut avoir de bonnes & de judicieuses raisons, prenez garde, Mademoiselle, que ces Dames là sont de qualité qui connoissent un grand nombre de personnes. Or vous sçavez qu'une connoissance en introduit une autre; & qu'ainsi il se fait un cercle infiny. Le moyen donc que ces Dames se pussent sauver, si elles estoient tous les jours à esfuyer cette importunité sans fin. Elles ont donc bien fait, ce me semble, d'en user ainsi. Si elles ne peuvent éviter cette oisiveté; il vaut mieux perdre un jour de la semaine que toute la semaine entiere.

Mais pour revenir, tout ce genre de vie est une vie paresseuse, quand on y donne tout son temps.

JE fus bien-aïse, reprend Angelique, que celuy-là m'ait reüssi. Je veux Monsieur, parlant à Theotée, vous fournir, moy seule, de ces inutiles pour tout un Carefme.

Voila bien parler, interrompt Zeroandre, que veut-elle dire?

Je m'entend bien, replique Angelique, Monsieur l'Abbé se doute bien que je veux dire, que s'il vouloit prescher un Carefme contre les oisifs, je luy fournirois matiere sans sortir de mon sujet, c'est à dire, si je l'ose, sans sortir de vous même Monsieur, regardant Zeroandre.

Il y a plaisir, dit Nientilde, se tournant vers moy, de les voir ainsi tous deux s'entreprendre l'un l'autre.

Je veux donc vous demander, Monsieur l'Abbé, reprend Angelique, si certaines gens qui ne

XIV.

*Gens qui
passent
leur vie
à inven-
ter des
habits,
des mo-
des &
des em-
meuble-
ments.*

s'applique à autre chose , qu'à inventer des modes , des habits, des garnitures ; je n'entend pas parler des marchands , car ils ont raison de le faire ; j'entend parler de certains hommes , comme seroit Monsieur , regardant Zerandre , qui ne feroient autre chose que de se faire tous les jours de nouveaux ajustemens , & de certaines Dames qui seroient sans cesse à inventer de nouvelles jupes & de nouvelles coëffures , à trouver de nouvelles inventions pour des meubles , & à ne faire que cela au monde , si ce n'est qu'après avoir bien réservé à une nuance , & enfin après avoir mis cette belle jupe qui a cousté tant de temps & d'argent , on court les ruës pour l'aller montrer. Je veux vous demander Monsieur , si ce ne sont pas là de nos faineants.

J'entre dans vostre sens Made-

moiselle, répondit Theotée, ce sont des gens qui se font regarder par tout autre chose que par eux-mêmes. Ce sont d'étranges foibles.

J'en connois, continuë Angélique, qui sont tout la dedans, & qui néanmoins font les importants dans le monde. Monsieur, montrant Zeroandre, vous fit voir hier la paresse des Dames, au miroir & à la toilette, ces gens là leur disputent cette gloire, & y sont presque aussi long-temps que des femmes. J'en vis l'autre jour un échantillon allant avec Madame, porter un Placet pour recommander à un de ces inutiles une affaire qu'elle a.

Il faut premièrement dire que nous dormîmes trois iours & trois nuits, pour pouvoir nous lever à neuf heures le jour du Placet. Madame alla donc, & j'eû l'honneur de la suivre: elle con-

noist la femme de cét honneste homme , qui est une Dame de grande vertu & de grand merite, elle la demande , & la voila qui vient toute coëffée , & toute habillée , comme si elle nous eust attendu , c'est qu'elle n'est pas de nostre classe.

Enfin après beaucoup d'honestetez , & avoir sçeu de Madame le sujet de sa visite , elle dit, *vrayment Madame vous venez à une bonne heure , nous aurons Audience , car Monsieur N. n'est pas encore levé ,* comment répond Madame qui s'en estonnoit, *Monsieur est-il malade ? non Madame ,* répond la Dame du logis, *il attend qu'on luy apporte son habit de la gallerie du Palais ;* & en même temps elle commanda à un laquais , qui estoit derriere elle, d'aller dire à Monsieur, que Madame estoit la. Le laquais revient un moment après , & dit à
fa

sa maistresse que l'on pouvoit entrer. Elle prit Madame par la main, la mena à la ruelle le plus honnestement du monde, & elle recommanda même avec zele, l'affaire dont il estoit question, que Madame conta ensuite à ce beau Monsieur gissant.

Mais pour abreger, sçavez-vous comme il estoit fait, des gans cirez aux mains, de la cire à la moustache, toute la teste pillotée, & le teint frais, & lui-fant de deux ruëles de veau, qu'il venoit d'oster de dessus son visage, & que je remarquay qu'il venoit de jeter sur son lit, comme nous entrions. En sortant nous rencontrafmes le haut de chausse, qu'un laquais rapportoit, il n'y a point de couleurs plus vive, ny si differentes dans le plus beau parterre, qu'il y en avoit dessus; & c'est tous les jours la même chose.

Je parleray encore d'un autre puisque j'ay commencé, c'est un Abbé; mais bien different de l'Abbé Theotée, celuy dont je veux parler est pour ainsi dire, un si grand bagatellier en fait d'emmeublemens & de toutes sortes de vaines propretez, que moy qui vous parle, estant allé l'autre jour voir Madame sa sœur, qui loge chez luy. Je le trouvay entre deux ou trois valets ou tapissiers, qui écumoit de colere contr'eux, de ce qu'ils avoient baissé le ciel d'un lit d'ange, un peu plus d'un costé que de l'autre; & je croy qu'il n'y avoit pas l'épaisseur d'un écu; car il m'en fit juge quand j'entray.

Ce sont foiblesse, dit Theotée, c'est une petiteffe d'esprit, une badinerie, une Paresse qui fait pitié.

XV.
Curieux
qui pas-
sent leur
vie à
troquer.

QUE dites-vous encore, continuë Angelique, de ceux qui passent toute leur vie à tro-

quer. Je ne parle pas des Marchands car le negocié consiste en cela. Je parle des gens de qualité qui donnant dans les vaines curiositez & les bijoux, sont tous pleins de Tableaux, de Coquilles, d'Antiquailles, & qui changent, troquent, vendent sans cesse & sans fin; se faisant un employ sérieux de ces babioles, & se regardant en cela, comme spirituels & de bon gouft.

S'ils en font, dites-vous un métier, reprend Theotée, ils sont à plaindre, car ces choses ne tournent à aucun bien pour le public: & pour le particulier, ces bagatelles là les mènent quelquefois si loin, que j'ay veu des gens même s'y ruiner. Quoy qu'il en soit, c'est vivre & mourir enfant & inutile.

JE retient à parler, dit Zeroandre, & veux vous dire quelque

I ij

XVI.

*Gens qui
passent
leur vie
sur les
Livres
où à en
faire.*

100 T R A I T E'
chose de bien plus relevé que
tout cela.

Voyons , reprit Angelique.

Je veux vous demander Monsieur l'Abbé , reprend Zeroandre, ce que vous pensez en vostre ame de ces gens qui sont si acharnez à la lecture, qu'ils en quittent toutes leurs affaires.

Il en veut toujourns à Monsieur l'Abbé , dit Angelique.

Qui sont, continuë t'il, sans cesse non seulement sur les livres, mais à faire des livres, des songe creux, toujourns distraits & qui vous répondent *non*, quand il faut dire *oüy*, qui se mordent les ongles & mangent le bout de leur gans, pour trouver quelque belle pensée, je veux, dis-je, vous demander, à quoy ces sortes de gens sont bons?

Ils ne sont bons à rien, répond Theotée, car ne lire que pour s'amuser, & ne faire des livres

que pour la vanité d'estre Auteur, laissant cependant les emplois qui sont d'obligation, c'est estre de nos inutiles, & c'est encore prendre beaucoup de peine pour l'estre, car il n'y a rien qui couste tant que l'estude, ny qui donne tant de peine que de faire des livres.

Mais si on vacque à l'estude pour éviter l'oïsveté, ou pour employer le temps des occupations serieuses; où si même on s'estoit consacré à une condition, qui ne subsistast que par l'estude, ou enfin si on avoit quelque talent particulier pour mettre au jour des ouvrages qui servissent à establir ou deffendre la verité; à instruire le prochain pour la conduite de ses mœurs, à cultiver les beaux arts, il n'y a rien de si loüable.

Vous le pouvez juger vous-même Monsieur, parlant à Ze-

roandre , & il n'y à personne quelque legere teinture de lettres qu'il ait , qui ne voye que le monde seroit un chaos terrible, si on n'y avoit point de livres, que l'on peut appeler en un sens l'ame de l'ame. Et tant s'en faut que l'on doive regarder cét estude , tel que je viens de le marquer icy , comme une chose vile & infructueuse , au contraire nous voyons que ç'a touûjours esté la nourriture des esprits hors du commun , & des ames grandes & fortes.

Je laisse les Philosophes qui se devoüoient à l'estude : je laisse tant de grands hommes, qui ont esté ou sont aujourd'huy les lumieres & l'ornement de leurs siecles , & même de l'Eglise , pour vous faire admirer des Empereurs, qui au milieu des agitations publiques ont fait des livres. Nous en avons , comme

vous sçavez d'Antonin , mais nous en avons de Cesar même , & plust à Dieu que nous les eussions tous ! c'est a dire d'un homme qui a passé sa vie dans le feu de la guerre. Aussi l'Histoire ne trouve t'elle point de loisir pour luy faire faire ses livres , qu'en disant qu'il les faisoit par les chemins , ayant un secretaire dans sa litiere.

Et c'est de cette maniere qu'il composa un Poëme qu'il intitula *le voyage* , parce qu'il le fit pendant son voyage en Espagne. Là même , & dans le temps qu'il alloit donner la bataille de Munde ; cela est estonnant , il fit deux livres de l'*Analogie* , & deux autres sous le nom d'*Anticatons*. L'estude est donc quelque chose de bon & de loüable si on en fait un bon usage.

Mais de se mordre les ongles , comme vous dites , & de manger

Iust. Lipf.
Monit. &
Ex. Pol.
lib. 1. cap.
8.

les gans pour enpoisonner le monde de fables & de romans, qui ne servent qu'à allumer des passions crimineles dans l'ame; qui ne servent qu'à corrompre l'esprit au lieu de l'instruire; qui ne servent enfin qu'à faire perdre le temps, après que l'auteur la perdu le premier en s'amusant à cette espece de magie, au lieu de s'occuper à quelque chose de solide & d'utile.

C'est se rendre coupable non seulement de sa propre paresse, mais encore de la paresse des autres, & c'est ce que nous detestons icy.

XVII.
Gens qui
passent
leur vie
à faire
les A-
mou-
reux.

TRouvez bon, s'il vous plaist, interrompt Angelique, que je fasse taire Monsieur, regardant Zaroandre, & que je revienne à mon sujet. Je veux donc vous demander Monsieur, dit elle à Theotée, quel sentiment vous

avez de ces amoureux , comme Monsieur , qui s'en vont par toutes les maisons où il y a quelque riche party , comme ceans nostre veuve , entendant Philargie , & ne font la que soupirer , gemir , & grimacer : je veux dire , vous demander Monsieur , si ces amoureux de profession ne peuvent pas à bon droit estre mis au nombre de ces faineants qui menent une vie morte ? Car ils n'ont aucun dessein de raison ny de bien-seance.

Ce sont gens qui sont amoureux parce qu'ils n'ont pas l'esprit d'estre autre chose , ils ne font que cela dans le monde , c'est leur unique employ , ils y vivent & y meurent sans qu'on leur ait jamais vû tenir qu'un évantail ou un écran , ny parler que de tours blonds , jupes à la psyché , & de points de Paris ou de France.

Je vous demande donc Monsieur, avec la permission de Monsieur que voila : si ce ne sont pas là de nos paresseux.

Il n'en faut pas douter, répond Theotée, quelle vie en effet est celle-là ? Je veux qu'il y ait de l'innocence, & que ces gens-là ne soient pas même beaucoup dangereux, puisqu'ils sont, comme vous dites, amoureux en titre d'office, néanmoins ils font perdre le temps & le perdent. Et si les Dames à qui ils s'adressent avoient seulement un peu de bon sens, elle se garderoient bien de les souffrir, quand ce ne seroit que cela peut quelquefois engager leur reputation.

XVIII.

*Gens
d'Eglise
mal oc-
cupez.*

Je veux Monsieur l'Abbé, interrompt Zeroandre, vous faire aussi une question à mon tour. Je voy que vous mettez sous un même drapeau, tous ces gens qui

s'occupent à des choses inutiles en abandonnant celles qui regardent leur véritable profession. Ou mettez vous, je vous prie, la plûpart des gens d'Eglise & de Cloistre, qui se mêlent toute leur vie des affaires du monde?

En verité, s'écrie Angelique, je ne l'attendois pas là, il a sa revanche.

Où je les mettray, répond Theotée, au même endroit ou j'ay mis les autres, & encore en un lieu plus indigne s'il y en a. Car outre que c'est une vie paresseuse & inutile, elle est scandaleuse en eux après les engagements où ils sont entrez.

Il y à plaisir, reprend Angelique, Monsieur l'Abbé ne biaise point.

Ces gens-là poursuit Theotée, font bien éloignez, aussi bien que je puis estre de la pureté de la vie que nous devons mener,

qui est une vie toute de meditation & toute spirituelle, & par consequent *qui ne se peut mêler avec les vertus civiles*, pour me servir des paroles d'un Evesque, & bien moins encore avec les vices. Ils sont bien éloignez de l'esprit de l'Eglise qui ordonne par les Conciles, *qu'aucun Prêtre ou Diacre, n'ayent à s'occuper aux affaires seculieres: qu'ils ne prennent point la charge des affaires d'autrui ou de leur procez.*

Synefius
Epist.
lxvij.

Concil.
Tolet.
Can. vj.

Afric.
Can. vj.

Poursuivray-je ? ajouste Zeroandre. Ne feignez point répond Theotée.

Et pourquoy le faites-vous donc vous même Monsieur l'Abbé ? replique Zeroande.

Ho ! voila qui est un peu trop fort Zeroandre ; commence à s'écrier Philargie.

Vous me pardonneriez Madame, répond Theotée, Monsieur à raison, pourquoy me flatter ?

Je l'en aime d'avantage, & je veux luy rendre raison des sentimens que je n'ay peut estre pas, mais que je dois avoir. Je dis donc Monsieur, s'adressant à Zeroandre, que je ne dois nullement me mêler des affaires seculieres, pour en faire mon employ ordinaire & me détourner de celuy auquel il a plû à Dieu de m'appeller. C'est une prevarication si je le fais.

Mais comme toute la vie Chrétienne, & nos conditions doivent rouler sur la charité, c'est cette charité qui non seulement excuse ce que je fais, mais qui me l'ordonne. C'est elle, dis-je, qui m'ordonne de quitter toutes mes affaires & de venir icy.

Madame, sçait ce qui m'y amene, elle sçait que je n'agis pas dans cette occasion par le principe dont il est question icy; & que ce n'est pas par profession

que je fasse de me mêler des affaires du monde : mais que c'est purement & simplement cette charité , dont je vous parle qui m'y oblige : je ne vous dis pas cela pour me blanchir, mais afin de lever le scandale qu'il semble que je vous aye donné, & pour vous dire tout, j'ay moy-même assez de repugnance à toutes ces allées & venuës : mais enfin je me sert pour la surmonter, des mêmes moyens que je me suis ingeré de vous proposer icy.

J'écoute la charité, comme je vous ay exhorté jusqu'icy de l'écouter dans toutes les occasions qui s'en presentent, sçachant bien que Dieu qui nous donne cette vertu pour triompher de nostre chair icy bas, en couronnera le triomphe dans le Ciel.

C'est donc la charité qui agit & doit agir en nous. C'est elle qui a fait sortir les plus solitaires

du fond des deserts & des Cloistres; & si après cela il se trouve parmi nous des gens qui y mêlent quelque autre motif qui en corrompe la pureté, ou si je l'y mêle moy-même, malheur à eux & à moy.

A la porte Angelique, crie Philargie, on heurte.

Angelique revenant tout court Madame, dit-elle, c'est Monsieur *Potacry* le Medecin qui vient pour vous voir.

Excusez-moy donc Monsieur l'Abbé, dit Philargie, pour aujourd'huy; mais à demain sans faute, je me porteray bien. De grace, Monsieur l'Abbé, ajoûte Nientilde, n'y manquez pas, nous vous en prions tous; car je m'y veux trouver, & profiter de tous les bons avis que vous nous donnez.

J'y viendray Madame, répond Theotée, pour obeir à vos or-

dres, mais non pas pour recevoir des applaudissemens que je ne merite point.



III. ENTRETEN.

Que le travail regarde toutes sortes de personnes, chacun selon sa condition.

TOut le monde s'estant trouvé chez Philargie à l'heure acoustumée, & s'estant placé, après les civilitez ordinaires.

Puisque c'est moy, commence à dire Angelique sans autre ceremonie, qui doit mettre Monsieur l'Abbé sur les voyes, je dois dire que tout nostre entretien jusqu'icy a esté sur la Pareffe, cette tyrannique & tout ensemble douce souveraine, dont tout tant
que